

Dans la cité des mots cités

Choses lues, choses vues. Bibliothèque nationale de France (23 octobre 2009-31 janvier 2010), installation conçue et réalisée par Alain Fleischer

Guylaine Massoutre

Barthes écrivain
Numéro 232, mai-juin 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63307ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Massoutre, G. (2010). Compte rendu de [Dans la cité des mots cités / *Choses lues, choses vues*. Bibliothèque nationale de France (23 octobre 2009-31 janvier 2010), installation conçue et réalisée par Alain Fleischer]. *Spirale*, (232), 6-7.

Dans la cité des mots cités

PAR GUYLAINE MASSOUTRE

CHOSSES LUES, CHOSSES VUES

Bibliothèque nationale de France (23 octobre 2009-31 janvier 2010), installation conçue et réalisée par Alain Fleischer.

Magistral hymne à la lecture, l'installation *Choses lues, choses vues* d'Alain Fleischer sur le site Richelieu de la Bibliothèque nationale de France, tenue du 23 octobre 2009 au 31 janvier 2010, signe la fin d'un temps : la salle de lecture, conçue par Labrousse en 1860-1866, temple du savoir remplacé par l'espace Tolbiac en 1989, sera réaffectée aux arts. Après l'exposition « Prenez soin de vous » de Sophie Calle en 2008, Alain Fleischer, écrivain, vidéaste, photographe et plasticien, auteur de quelque trente livres et deux cents films, y a déployé son empire de lecteur, grâce à un dispositif autour du texte, accessible individuellement.

À l'orée d'une forêt de savoirs informatisés, libérés du papier, quels codes, modulés par les cultures simultanées, modifieront les pratiques du livre, leur imaginaire et le sens ? À cette question, le concepteur pluridisciplinaire Alain Fleischer, fondateur et directeur de Le Fresnoy-Studio national des arts contemporains, auquel le FIFA rendait hommage en 2002, répond par un dispositif astucieux de vidéos. Il y met en évidence le livre comme objet, les textes (la plupart sont littéraires) lus dans un espace autre que la bibliothèque : ce livre et cet espace sont reliés par une série de médiations, voix, caméras et multiples voyages.

Chercheur, écrivain, étudiant des cycles supérieurs ou lecteur fidèle au paradis perdu, poussez les lourdes portes vitrées. Vous êtes cette âme opale à qui l'édifice Richelieu fut voué, et la salle vous appartient pour quelques heures ; vous faites partie des meubles, invisible,

immatériel, quantité inqualifiable. Dans la cathédrale vide, vous êtes saisi par l'opéra muet, par le *grand dérangement* de votre mémoire qui accompagne les transformations de tout ce qui vit, si lentes que soient celles des bâtiments. Retrouvez l'espace majestueux, disposé pour le sacrifice du dehors à l'intime, l'ambiance feutrée du tête-à-tête avec vos auteurs préférés, dont Fleischer détourne le silence avec ses lecteurs de tous âges, filmés dans de multiples lieux et postures, tandis que les mots se colorent de perceptions croisées.

D'un coup d'œil, vous cherchez le numéro de votre place. Les lampes éteintes, vous vous installez comme jadis dans l'aisance feinte de votre propre identité. Vous tournez machinalement, en vain, le bouton de la lampe ; vous chassez le passé, métamorphosé en personnage de *La modification* de Michel Butor. Devant vous, un pupitre d'écolier rayonne faiblement : ouvrez-le, et la voix d'un lecteur certaines familières, Pierre Ouellet, Alain Veinstein, Laure Adler, Laurent Mauvignier, Christine Palmiéri, Frédéric Mitterrand, André Wilms, Yannick Haenel..., il y a huit lecteurs québécois en tout —, vous accueille en des pages choisies, en un lieu fétiche, idéal, familial ou symbolique, tel Christian Bujold lisant *L'hiver de force* le pied sur l'accélérateur. Vous voici renvoyé à quatre-vingt-dix ouvrages potentiels, entre une mappemonde, une lettre fraternelle



et quantité de manuscrits. « Il suffit de fermer les yeux, c'est de l'autre côté de la vie » : Céline est votre gué.

RÉCITATION

L'acte spirituel de lire ne connaît-il d'horizon que la langue ? Écrite, elle reste abstraite, mais filmée, elle devient volume, espace recomposé. Tandis que la caméra effectue le mouvement d'élargissement incité par le texte, le sens s'y infléchit. Insupportables, ces yeux baissés, ce regard expansif et aveugle vers l'ailleurs immatériel du livre, vu avec des yeux qui ne voient pas ! Voici que la caméra se détourne, œdipienne, honteuse et curieuse du dehors. Le spectateur n'est plus rivé à un visage d'emprunt ; il balaie l'environnement affecté de langage, inventant un film improbable que l'un et l'autre œil rendent possible, ce dehors du texte qu'on dit imagination et puissance du livre, quand il faut la dire *liberté grande*, ou *chemin faisant*, ou *Qui vive ?*,

appel en creux de l'un, image, de l'autre, idée ou chose, tout et rien qui soit réalité du lecteur : d'un bureau au sénat, d'un banc de parc à la faculté de Jussieu, d'une passerelle sur la Seine au musée de Lille, de la rivière Richelieu à une arrière-cour montréalaise, d'une route des Laurentides à l'Académie royale de Belgique, d'une école primaire à un théâtre, d'une plage au lac Léman à une pelouse protégée, d'un lit à un sofa, d'une chaise à un autobus ou à la villa Médicis, le contingent devient réel, faculté distraite de voir mentalement.

Écoutez lire « *quelque chose qui arrête l'œil* », selon Cormac McCarthy lu par Pierre Ouellet, avec un chien blanc aux aguets. Anticipez le livre : déclinez l'existant infini, tel que le suggère Fleischer, le regard entre les lignes ; soyez cet ultime personnage embusqué, poursuivant l'au-delà que pointe la fiction. Affût luxueux, mirage, consommation survoltée ? C'est le *Vertige de la liste* (titre de l'ouvrage paru chez Flammarion) que Umberto Eco a décliné d'Homère à Perec, de Hugo à Joyce, à l'occasion d'une autre carte blanche, donnée par le Louvre pour une exposition multidisciplinaire fin 2009.

Peut-on remplacer la lecture ? Quand Rahma Salah, artiste immigrée à Paris, lit Andersen dans sa minuscule cuisine, ses épices colorent le conte du nord. Explorez le site [expositions.bnf.fr/lecture/index_html.htm], mine qui, autrement que les rats dévorant les vieux livres (objet d'une vidéo) ou la guerre détruisant la bibliothèque de Sarajevo (autre vidéo), touchera de plus en plus l'anthologie de la pensée et des sens : nouveau Lagarde et Michard que chaque planteur d'arbre culturel rêve pour soi, dans sa mémoire. « *Se demander devant un autre : par quelle voie apaise-t-il en lui le désir d'être tout ? sacrifice, conformisme, tricherie, poésie, morale, snobisme, héroïsme, religion, révolte, vanité, argent ? ou plusieurs voies ensemble ? ou toutes ensemble ? Un clin d'œil où brille une malice, un sourire mélancolique, une grimace de fatigue décèle la souffrance dissimulée que nous donne l'étonnement de n'être pas tout, d'avoir même de courtes limites* » (Bataille, *L'expérience intérieure*, lu par Daniel Dobbels dans un studio de danse). Ces pages singulières, au contexte détourné et au rythme interprété, les voici objets du culte, c'est votre

corps vivant dans le simulacre, d'autant plus que ce pupitre-écran, ce tabernacle, vous allez le refermer. *L'Œuvre ouverte* vous retient dans un train de modification. Vous glissez, vous vous perdez entre les voix, les objets, les images et les pages, maudissant la superficialité du catalogue sémiologique.

Mais la solitude aime l'aphorisme. Dans cette installation festive, vous caressez les courbes du bois, l'esprit arrêté par l'écriture, telle citation posée là sur un carton, comme cendres dans l'urne. Une respiration affleure. Entre deux boîtes bouclées de contes sur supports légers, vous circulez dans le cercle magique de la forêt d'Ardenne, pensée ciselée dans la densité, songe sans âge, terre retournée.

VERTIGE, INVENTAIRE, VIRGULES

Choses lues, choses vues est un caprice époustouflant. Ils officient humblement, ces lecteurs luttant au sein du collectif contre leur propre effacement. Du livre d'heures pédagogique de Marguerite d'Orléans à la page griffonnée par Artaud, dans le présentoir classique, l'objet-texte illustré, griffonné, corrigé, relève moins de l'éparpillement sensoriel que du jeu de piste, moins du désordre humain que de la cueillette par d'autres glanée. Le livre n'est pas virtuel : il lui faut toutes ses pages et beaucoup de mains.

Mais l'éternité se réfléchit une eau changeante. Chacun se confond d'instinct avec un livre et y trouve sa raison d'être. Anonyme transfert, désirable démultiplication des mondes, le trésor soudain visible de la bibliothèque s'élargit dans le virtuel, tandis nous souffrons, butant sur la fin de nos projets d'annexion, lorsque les grands bouddhas de Bâmyân disparaissent. La tension est évidente. Comment soutenir, en effet, cette bibliothèque idéale ? Voyez Fénelon, Fischer, Flaubert, Freud, pour citer quatre d'entre eux, quatre piliers du F de cette France des arts et lettres surveillés par le prince, quand crissent toujours les plumes aiguisées contre son arrogance. Et suivons les amitiés de Fleischer. Deux fois Artaud sans Sade, deux fois Grimm sans Baudelaire, deux fois Spinoza sans Sartre, bonheurs non systématiques balayant la communication et l'instruction publique, écarquillez les yeux,

puisqu'il s'agit de *voir-lire* Aragon, Benjamin, Blanchot, Bonnefoy, Borduas, Borges, Camus, Cendrars, Chateaubriand, Cocteau, Ducharme, Gracq, Anne Hébert, Hésiode, Hölderlin, Huxley, Kafka, Kerouac, Le Clézio, Maalouf, Michaux, Nerval, Nietzsche, Pamuk, Proust, Quignard, Rilke, Sollers, Stendhal, Yourcenar, respirez, et permettez que, servi par des homologues distingués mais non rassasié par la subjectivité d'un autre, chacun y découpe une liste en rêvant de ceux qui, interchangeable unicité, n'y sont pas.

À l'image des cabinets de curiosités mais avec les moyens du Fresnoy, cette installation reflète la puissance de conception chez Fleischer. L'inlassable rat de José Froment que Fleischer a filmé, c'est bien lui, rabelaisien, hugolien, balzacien, proustien, derrière la caméra langagière. Déroulez l'activité ruiniforme à l'envers, suspendez le bavardage éclectique au mécanisme inexorable de l'horloge, c'est l'occasion d'expérimenter l'imaginaire social du livre, comme Alberto Manguel en a vu le principe chez Cervantès ; combinez vos chiffres et vos lettres (une place, un pupitre, un auteur, un lecteur), en réagissant à ce qui est escamoté : le maître de cérémonie vous tient. En Commandeur *ex machina*, toutes les vingt minutes, il fait le noir ; puis, orchestrant la rumeur des bouches ensemble dans la splendeur des étagères vides, il déroule un écran géant : vous y voyez Truffaut, Godard, Losey, Fleischer et finalement entendrez Victor Hugo, à la place des bibliothécaires et magasiniers absents. Ces masques narratifs chapeautent la culture massive du document.

Livres versatiles, films fragiles, appelés à d'autres usages : non sans humour (voir Burroughs créant un mini scandale au Centre Pompidou, en 1977), l'éloge rhétorique de la lecture mène à nos lieux communs comme aux surprises. Mère de vérité, disait Borges après Cervantès, la vérité historique n'est pas ce qui s'est passé, mais ce que nous croyons s'être passé ; en effet, le lecteur finit par suspendre sa crédulité. Ici, la charge émotive est puissante. Nul autre sens au kaléidoscope identitaire, car ce lecteur avide, c'est par les autres qu'il voit le monde en tournant les pages. Rare phénomène de *voyance* qui, au-delà de la carnavalisation qui la fête, ait encore de l'avenir. |